

Evelyne Dress

# Cinq jours de la vie d'une femme

*Extraits*

Éditions Glyphe

À 70 ans, la plupart des femmes ont derrière elles une vie bien remplie : un mariage raté, des enfants décevants, une ménopause qui a tout chamboulé, un miroir qui leur rappelle que le temps a passé.

Je n'échappe pas à la règle, j'ai 70 ans et le programme qui va avec ! En plus, Noël s'annonce déprimant, les enfants (mes rejetons) ont décidé de le fêter entre amis. Je ne peux englutir à moi toute seule l'énorme dinde aux marrons que je leur avais préparée...

Je jette quelques fringues dans une valise, un *vade-mecum* contenant mon pyjama, un jean, un pull de rechange, ma trousse de toilette, et quelques livres, au cas où je m'ennuierais.

Je dévale mes cinq étages, je hèle un taxi : « Orly ! »

## Jour 1

Qu'est-ce que je fabrique dans cet aéroport ?

Ça fait une heure que je tourne dans le terminal 3. Je me laisse porter par les escalators de bas en haut, de haut en bas, la tête vide, incapable de prendre une décision. Je me déteste. J'ai fait ma valise sans réfléchir. De toutes façons, je n'avais pas le choix, c'était fuir la maison ou rester en tête à tête avec la dinde !

Comme les enfants sont ingrats. Je les ai faits parce que je les voulais, c'était ma façon de donner des preuves d'amour à celui que j'avais choisi pour la vie. Belle réussite, quarante ans plus tard, il m'a plaquée pour une plus jeune. C'est tellement banal que ça ne vaut même pas la peine d'en pleurer.

Je me souviens d'un film que j'avais vu dans les années 2000 *Stand By*<sup>1</sup>, qui m'avait marquée. Après huit ans de vie commune, Gérard et Hélène décident de partir s'installer à Buenos Aires. Sur le point d'embarquer, Gérard lui annonce qu'il la quitte, qu'il ne l'aime plus et qu'il part seul. Sous le choc, Hélène est tétanisée dans l'aéroport, puis, elle commence une vie étrange de somnambule et se prostitue avec des voyageurs en transit. Je ne vais quand même pas me prostituer à 70 ans ! 70 ans ! C'est énorme ! Comment est-ce possible ? Je n'ai pas vu le temps passer ! Il a fallu que j'entende de la bouche de mon gynécologue : « Mais, vous avez 70 ans, Madame ! » pour que, tout à coup, ça me fasse l'effet d'un électrochoc. Je ne connais pas la longueur de la route, mais je ne peux ignorer que la plus grande partie est derrière moi. Pourtant, si j'en crois mon grand-père, nous sommes faits pour vivre jusqu'à cent-vingt ans, c'est écrit dans la Bible. Ça me laisse du temps ! « Toute mort avant cet âge est une mort prématurée », disait-il en préconisant un minimum de douze rapports sexuels par mois pour augmenter l'espérance de vie. Malgré une activité libidinale soutenue, il est mort à quatre-vingt-dix-huit ans. J'ai intérêt à me dépêcher.

Si ma petite valise tient sur mes genoux, ce que je transporte au fond de moi pèse plus lourd que la hotte du Père Fouettard. Les souvenirs que je croyais enfouis me remontent à la gorge. J'ai un besoin irrépressible de me remplir pour calmer mon angoisse :  
— Un dieppois, s'il vous plaît !

---

<sup>1</sup> "Stand By" de Roch Stéphanik avec Dominique Blanc (2000)

J'adore ce sandwich de chez Paul, la baguette est tartinée d'un mélange de thon et de mayonnaise allégée avec des feuilles de salade et des rondelles de tomate. Je vais aller le déguster sur l'un des bancs qui me tend ses accoudoirs.

Ils sont drôles les nouveaux chariots à bagages d'Orly en forme de traîneau du Père Noël ; ou plutôt, non, ils ne sont pas drôles du tout, ils me rappellent ce que je fais, ici. Les enfants sont partis à la neige avec leurs enfants et un couple d'amis, et mon ex-époux adoré a décidé de profiter de la trêve des confiseurs pour améliorer ses performances sexuelles avec sa nouvelle conquête.

Autrefois, c'est avec moi qu'il faisait du sport en chambre sans en sortir pendant une semaine, et puis de moins en moins, et puis plus du tout. Au début, j'ai accepté ses coups de canif au contrat, j'y trouvais même une source d'excitation. Après tout, j'appartiens à la génération qui a lutté pour son indépendance sexuelle, sociale, intellectuelle, et, en tant que femme libérée, je n'allais pas me comporter comme une midinette. Bruno et moi, nous nous étions connus sur les barricades, la lassitude était normale, je n'étais plus celle qu'il avait dépucelée à 18 ans. Le principal était qu'il continue à m'aimer, à me respecter, à me désirer, et il aurait été bête d'envoyer valdinguer tout ce que nous avions en commun, nos enfants, nos amis, nos parents, notre appartement, notre résidence secondaire, pour une amourette de passage. Puis le temps des engueulades à répétition est arrivé et nous avons décidé de faire un break de quelques mois pour repartir sur de nouvelles bases. Mais il était trop tard, son infidélité m'avait fait comprendre que mon discours de soixante-huitarde attardée n'était qu'une posture. Mes certitudes se sont effondrées et je me suis mise à vivre ses incartades, car il y en a eu beaucoup d'autres, comme une trahison. J'ai réalisé que j'avais porté un masque pendant quarante ans et que tout mon effort avait été de faire croire que j'étais heureuse et de me le raconter. Et j'ai demandé le divorce.

Les larmes coulent sur mes joues. Oui, je vis avec une impression de vide depuis qu'il m'a quittée. Oui, le sexe me manque. Qui a dit qu'une femme de soixante-dix ans n'avait plus de libido ?!

Les décisions n'ont jamais été mon truc, mais, pour une fois, ce serait bien d'en prendre une sans avoir peur de blesser mon mari, mes enfants, ma mère, mes amies. Une décision rien que pour moi.

J'attrape le magazine super luxe *Paris vous aime*, distribué gratuitement dans l'aéroport. Je ferme les yeux et je l'ouvre au

hasard : *L'Hôtel du Palais* à Biarritz s'étale en photos sur la double page. L'article vante les vertus d'un week-end dans l'ancienne résidence impériale de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie de Montijo. C'est peut-être un signe, signe que je dois affronter l'inattendu, me dépasser, foncer dans l'inconnu.

Je compose le numéro de téléphone :

- Bonjour, auriez-vous une chambre pour ce soir, s'il vous plaît ?
- Il ne nous reste qu'une suite avec vue sur mer.
- À quel prix ?
- 1.051 € la nuit en tarif sénior.

Pourquoi me propose-t-elle d'emblée le tarif sénior ? A-t-elle deviné au son de ma voix que j'ai dépassé la date de péremption ? Au diable les impressions de la standardiste, j'ai bien mérité de m'offrir un 5 étoiles, même si cette escapade va finir de creuser le trou abyssal de mon compte en banque. Qu'importe, je n'ai pas fait vœu d'être la plus riche du cimetière. Je réserve la suite Ambassadeur.

Maintenant, le comble serait de ne pas trouver un billet Paris-Biarritz. Je tente le comptoir Transavia, la compagnie néerlandaise à bas prix. Il faut que je commence à faire des économies.

## 9 heures

Je sors de l'aérogare Biarritz Pays Basque.

Le ciel est dégagé, mais avec quelques cumulonimbus porteurs de violentes intempéries. Je m'y connais en orage !

J'aperçois le voiturier du Palace où j'ai réservé.

Lunettes cerclées d'or, costume bien coupé, chemise blanche, il m'attend avec une pancarte et la portière ouverte. C'est ça le luxe!

Je m'installe sur la banquette arrière, tout cuir. C'est peut-être une Rolls... je m'y connais en orage mais pas en voiture.

Le moteur démarre et l'aéroport s'efface derrière nous.

Pour la première fois de ma vie, j'ai pris une décision radicale. Rien que d'y penser, j'ai envie de m'embrasser. J'étais fatiguée et fauchée, un aller-retour à Biarritz n'était même pas envisageable, et, malgré cela, je l'ai fait. Je suis fière de moi ! Même si j'ai un peu d'appréhension à l'idée d'être seule, loin de mes marques. Je ressens comme un vide sous mes pieds, un immense vertige, mais je vais appliquer la méthode Coué : *Je suis forte, je sais vivre appuyée sur rien, je suis capable de souffrir sans le montrer.* Avoir des amours

qui restent en panne ou s'endorment dans l'habitude, avoir des enfants qui vous déçoivent et qui font, à leur tour, des enfants qui n'aiment rien de ce que vous aimez, c'est peut-être le lot de toutes les femmes, mais ce ne sera pas le mien.

Je baisse la vitre et j'offre mon visage au vent.

J'aime l'odeur de ce jour mouillé.

Après cinq kilomètres, nous entrons dans Biarritz.

La voiture se fait une place dans le flot de la circulation : embouteillage monstrueux d'une veille de fête.

Les quelques crampottes<sup>2</sup> du vieux port osent côtoyer les hôtels particuliers Second Empire, le château Renaissance, les villas néo-basques, néo-normandes, Belle Époque, Art déco... Nous traversons la place Clemenceau d'où partent les rues commerçantes, la place Bellevue qui surplombe la Grande Plage avec le phare en ligne de mire, et nous arrivons, enfin, devant la grille du magnifique Hôtel du Palais.

Tout a commencé en 1855, quand Napoléon III fit construire pour sa femme Eugénie, un Palais d'été sur la côte basque, proche de son Espagne natale où, enfant, elle avait passé toutes ses vacances en famille. En 1893, la demeure, dont le plan forme le E de Eugénie, devint l'Hôtel du Palais. J'ai eu le temps, avant d'embarquer à Orly, de feuilleter le guide du Routard dans un Relay.

Je prends mes jambes flageolantes à mon cou et, sans me faire prier, je pousse la porte tambour du Palace.

Derrière le tourniquet, un portier au large sourire me soulage de ma petite valise :

— Avez-vous fait un bon voyage ? Julie vous attend à la réception.

Je suis étonnée de l'apprendre, mais pas mécontente...

Nous traversons l'immense hall où trônent tableaux, meubles anciens, lustres en cristal, canapés en velours moelleux. Je n'ai pas intérêt à me prendre les pieds dans le tapis, ça ferait mauvais effet.

---

<sup>2</sup> Petites maisons rustiques et chaulées, aux volets colorés, servant à remiser casiers, bouées et filets de pêche.

Julie m'accueille. Elle plonge son regard dans le mien. J'ai l'agréable sensation d'avoir troqué ma peau d'âne et pourtant je ne produis pas d'écus d'or<sup>3</sup> ! Elle me tend un stylo et un formulaire.

Au paragraphe des civilités, je n'ai d'autre choix que Madame ou Monsieur, le Mademoiselle, jugé condescendant et discriminant par les nouvelles féministes, a disparu. Comme on ne m'a pas demandé mon avis, je suis obligée d'écrire Madame Eva Feld, même si Eva Feld est mon nom de jeune fille et que ce « Madame » me renvoie à un statut qui n'est plus le mien.

Julie se fera un plaisir de me renseigner sur les activités culturelles proposées par la ville et le concierge se chargera des réservations de taxi, de restaurant, de théâtre... Me voilà comblée!

— Combien de temps comptez-vous rester chez nous ? me demande Julie.

— Une nuit, juste pour le Réveillon.

— L'Hôtel du Palais a tout prévu : la soirée débutera par un concert dans le salon Impérial, dîner de gala préparé par notre Chef Aurélien Largeau dans le restaurant de la Rotonde. Voulez-vous que je vous réserve une table ?

— C'est très aimable à vous, dis-je en acquiesçant.

— Pour combien de personnes ?

— Je serai seule.

Julie est un peu déconcertée, mais elle a consigne de ne rien laisser paraître.

Après mon enregistrement, le bagagiste, qui attendait discrètement en retrait, se précipite pour me conduire vers l'ascenseur. Ce n'est pas de refus, ceux qui me connaissent savent que je suis capable de me perdre, même dans mon propre quartier!

Arrivée au troisième étage, alors que je cherche le numéro de la suite Ambassadeur, une femme de chambre m'aborde poliment:

— Puis-je vous aider ?

[...]

---

<sup>3</sup> Peau d'âne : conte populaire de Charles Perrault (1694)

### Jour 3

Je chante à tue-tête :

Avoir un bon copain,  
Voilà c'qui y a de meilleur au monde,  
Oui, car un bon copain,  
C'est plus fidèle qu'une blonde,  
Unis main dans la main,  
À chaque seconde,  
On rit de ses chagrins,  
Quand on possède un bon copain.<sup>4</sup>

Je suis heureuse d'avoir rencontré un homme à qui je peux me livrer sans fard, capable de m'écouter, avec lequel j'ai une complicité, un échange intellectuel, qui goûte mon humour. Il se pourrait bien qu'Henry devienne ma meilleure amie. De mon côté, j'espère devenir son meilleur conseiller en concubinage. Il y a encore peu, cette notion d'amitié entre un homme et une femme était inconcevable, aujourd'hui, heureusement, elle est passée dans les mœurs. Pour autant, ça ne m'empêchera pas d'aimer qu'Henry remarque ma nouvelle tenue, me complimente sur un bijou ; il reste un homme et moi une femme, mais je ne supporterai pas qu'il dépasse les limites de l'amitié. Ce matin au petit-déjeuner, il a organisé le programme de notre journée : lui golf, moi Spa, et ce soir nous dînons ensemble dans un restaurant en dehors de Biarritz.

J'essaie de dompter à coups de brosse ma tignasse blanche drue, épaisse et indisciplinée, longue dans la nuque, un peu ébouriffée sur le dessus. Je me plais bien.

J'ai envie de prolonger mon séjour, il y a si longtemps que je ne me suis pas autorisée de vraies vacances. D'ailleurs, personne ne me demande de rentrer à Paris, et mon courrier pourra m'attendre quelques jours. Je sais déjà que je ne trouverai dans ma boîte que de la publicité pour des produits censés coller à mon âge

---

<sup>4</sup> Paroles Robert Gilbert, adaptées par Jean Boyer, musique Werner-Richard-Heymann

: des monte-escaliers, des verres progressifs, des baignoires équipées d'une porte étanche, des conseils pour avoir des genoux neufs en 90 jours, pour raffermir la peau de mon cou sans chirurgie, pour prévenir et soulager mon arthrose. Et qu'est-ce qu'ils en savent de mon âge, tous ces publicitaires ? Je ne souffre de rien de tout ça ! Sans compter les tas de propositions qu'ils osent m'envoyer pour préparer mes obsèques ! J'ai peut-être 70 ans, mais dans le miroir doré de la salle de bains, je ne vois qu'une femme active, passionnée, plus branchée par les achats coquins, lingerie sexy, jouets intimes, que par des séminaires pour apprendre à vieillir ! Parfois, je me demande si mon portrait n'est pas en train de s'abîmer dans mon grenier<sup>5</sup>. Mais je ne dois pas me vanter, arrivera le moment où tout va tomber comme la pomme de son arbre lorsqu'elle est mûre.

Il est clair que je ne vais pas pouvoir me laisser entretenir par Henry durant tout mon séjour. Je serais trop mal à l'aise et je veux pouvoir garder mon indépendance. Avec Bruno c'était comme ça. Si je lui empruntais de l'argent, je ne me sentais en paix avec moi-même qu'après l'avoir remboursé. Je payais ma place au théâtre, au cinéma, mais, évidemment, j'étais déçue s'il oubliait de me faire un cadeau pour mon anniversaire. Voilà bien toute l'ambiguïté féminine.

Ce matin, j'ai donc commencé par faire une descente dans Biarritz. J'avais repéré à côté de la boutique vintage, avenue Edouard VII, celle de Benjamin David, un joailler. J'ai eu beaucoup de mal à me décider d'y entrer, je suis restée de longues minutes, tétanisée, devant la devanture. J'ai dû me faire violence : « Lorsque tu vas acheter une baguette chez le boulanger, tu ne te poses pas de question ? Eh, bien, dis-toi que c'est la même chose ! »

À l'intérieur de la boutique de luxe, j'ai eu le sentiment de ne pas être à ma place avec mes allures d'adolescente attardée, jean, baskets, t-shirt et perfecto en cuir. Mais surtout, je culpabilisais à mort, j'avais l'impression de faire quelque chose d'interdit :

= Je voudrais vendre ma bague de fiançailles, dis-je d'une voix minuscule.

Je suis un aigle à la barre, un moineau à la ville.

---

<sup>5</sup> Le portrait de Dorian Gray, Oscar Wilde, 1880.

— Tout dépend de la complexité du travail, le style, la provenance de la bague, son histoire, sa date de réalisation, ses anciens propriétaires... précise le bijoutier.

Je la sors de son écrin :

— J'aimerais en obtenir un bon prix, osé-je.

— C'est une bague Tank, très recherchée en ce moment.

— Tank ?

— La bague Tank, tout comme le bracelet Tank, sont issus d'un mouvement artistique aussi appelé l'art rétro. Ce sont des bijoux qui en imposent et qui signent un caractère affirmé.

— Je la tiens de ma belle-mère et je vous confirme qu'elle avait une forte personnalité.

— Les bijoux Tank connaissent aujourd'hui un nouvel engouement. Et on le comprend, ils ont un côté « rebelle ». Ainsi, votre bague se marie parfaitement avec votre perfecto et accentue votre look « rock chic ».

Je suis contente qu'il me perçoive comme une rockeuse.

Le joaillier ajuste son œilleton, examine ma bague, longuement:

— C'est de l'or 18 carats, les brillants sont beaux... taillés à l'ancienne...

Il règle un micromètre :

— Il y a deux brillants ronds de 3 carats chacun et 16 petits brillants ronds pesant au total 1,50 carats. Votre belle-mère ne s'est pas moquée de vous ! Si je devais l'estimer, je dirais qu'elle vaut 19.000 euros.

— Vous seriez d'accord de me l'acheter ?

— Vous l'acheter, non, mais je peux vous la prendre en dépôt-vente et si j'ai un acheteur, je vous transmets son offre. Mais, je vous préviens, elle risque d'être beaucoup plus basse. La décision vous appartiendra. Je prendrai un pourcentage de 10%.

— Je suis d'accord. Mon seul souci est que je suis obligée de quitter Biarritz dans moins de huit jours, il faudrait la vendre vite.

— Je la mets immédiatement en vitrine.

Au final tout s'est bien passé, Benjamin David a été très sympathique et je suis sortie rassurée de sa bijouterie.

Ensuite, je suis retournée dans la boutique vintage dans l'espoir d'y trouver quelque chose. Cette fois, je me suis concentrée sur les rayons chemises, pantalons et jupes. J'ai fait une véritable

razzia, au point que je vais devoir m'acheter une valise pour rentrer à Paris, mon *vade-mecum* ne suffira pas à contenir tous mes achats : plusieurs chemises en soie, en taffetas, en popeline, avec des cols plus ou moins pointus, des jabots, des poignets mousquetaires ; un pantalon droit noir, impeccablement coupé. J'ai aussi craqué pour un pantalon en lurex et une jupe à paillettes, je n'allais pas me renier ! Je vais casser les styles en portant mon jean avec des escarpins pour prendre de la hauteur ou avec des sandales habillées pour lui donner une touche féminine et je porterai la jupe à paillettes avec mes baskets en version cool. Je sens que je vais m'amuser comme une folle. Je fredonne :

Il s'est levé à mon approche  
Debout, il était plus petit  
Je me suis dit c'est dans la poche  
Ce mignon-là, c'est pour mon lit  
Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny  
Envole-moi au ciel... zoum !  
Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny  
Moi j'aim' l'amour qui fait boum !<sup>6</sup>

En sortant de la boutique vintage, je suis tombée nez à nez avec une petite formation de quatre musiciens qui jouait sous les parasols chauffants de la terrasse d'un café. J'ai reconnu le jeune Fabrice. Il était délicieusement ridicule dans son *plus beau pull moche de Noël*, kitch à souhait avec sa tête de renne et ses flocons pour céder à la tradition anglo-saxonne.

J'ai eu envie de me précipiter et d'aller chanter avec lui, mais j'ai pensé à Sarah : « *Maman, tu te souviens de ton âge ?* » et je suis restée tapie derrière un réverbère à sagement l'écouter improviser des morceaux de jazz. La musique m'a imprégnée et, à un moment, je n'ai pas pu résister, je me suis mise à marquer la mesure en me dandinant. Je n'avais pas bu pourtant.

Soudain, Fabrice a levé les yeux de son instrument et je crois qu'il m'a reconnue. Il me dévisageait, me questionnait du regard. Il se mordait les lèvres, baissait les paupières, les relevait, prenait de profondes inspirations. Il me sembla qu'il ne jouait plus que pour moi. J'ai été prise d'un besoin fou de me jeter dans ses bras.

---

<sup>6</sup> Fais-moi mal Johnny de Boris Vian.

Ce n'est pas normal, je me demande si je ne suis pas en train de disjoncter. Un vent de rébellion souffle sur la bourgeoise, comme si j'étais déterminée à bouleverser ma vie. Ce serait bien la première fois, mais après tout, il s'agit de ma vie, j'ai le droit d'y mettre une bombe si je le décide !

Mais j'ai fui le café avant qu'il ne soit trop tard, et j'ai marché à l'aveugle, mes paquets sous le bras. J'avais du vague à l'âme, mille pensées me traversaient. En passant sous un panneau, je me suis réjouie de la nouvelle campagne d'affichage contre les discriminations subies par les personnes LGBT+ « *Face à l'intolérance, à nous de faire la différence* », mais je regrette que les mentalités n'aient pas évolué au sujet des femmes d'âge mûr ; elles n'ont toujours pas le droit de séduire un homme plus jeune qu'elles, sauf à se faire traiter de cougar et eux de gigolo ou d'homosexuel. C'est trop injuste.

Je suis arrivée aux Halles et, là, j'ai été transportée dans le monde féérique et enchanté d'un marché de Noël. Huit chalets de bois superbement décorés d'où s'échappaient des odeurs de pain d'épices, de vin, de marrons chauds, de barbe à papa. À portée de mains, une multitude d'articles de fête, des produits du terroir, des fabrications artisanales. Je me suis prise pour Alice au Pays des merveilles. J'allais grimper sur les chevaux de bois d'un magnifique carrousel d'époque qui tournait, quand mon regard fut attiré par une roulotte multicolore qui affichait sur un chevalet, le curriculum de Madame Joséfa, diseuse de bonne aventure.

L'histoire d'un être humain a toujours quelque chose d'une énigme et il est bien rare que ce soit cet humain qui en détienne la clef, c'est bien souvent un œil extérieur qui peut la trouver. Ça tombait bien, Madame Joséfa était dans mes moyens : 30 euros les 45 minutes.

La porte s'ouvrit sur une petite dame fluette, sans âge. Mon premier réflexe a été de prendre mes jambes à mon cou, mais le regard qu'elle posa sur moi était si bienveillant que je suis entrée et que je me suis assise sur le pouf mauve maculé d'étoiles qu'elle m'indiqua. Elle s'est assise en face de moi.

L'unique pièce surchauffée, ornée de lourds rideaux de velours qui tombaient du plafond et recouvraient les fauteuils, était éclairée par une quantité de petites bougies. La roulotte regorgeait d'objets hétéroclites, de vierges, de Jésus, de bouddhas. Une grosse

malle débordait de boîtes en fer peintes, de décorations de Noël, des boules et des guirlandes de toutes les couleurs.

[...]